F. Scott FitzgeraldContes de l'âge du jazz





F. Scott Fitzgerald

Contes de l'âge du jazz

Traduit de l'américain par Véronique Béghain

Gallimard

Cette traduction a d'abord paru dans *Romans, nouvelles et récits*, tome 1 des œuvres de F. Scott Fitzgerald dans la Bibliothèque de la Pléiade.

Couverture : *Charleston* (détail), photographie d'Yva. Photo © Mary Evans / Rue des Archives.

Titre original: TALES OF THE JAZZ AGE

© Éditions Gallimard, 2012, pour la traduction française.

Francis Scott Fitzgerald est né le 24 septembre 1896 à Saint Paul (Minnesota), dans le Middle West. Il est d'ascendance irlandaise. D'origine modeste, il fréquente pourtant la haute société de Saint Paul, découvre les séductions vénéneuses de l'univers des riches et les cruautés des différences sociales, dont il fera le matériau d'un grand nombre de ses œuvres de fictions. De l'époque de Princeton, où il est admis en 1913 et où il fera des études médiocres, il gardera le regret de n'avoir pu faire partie ni de l'équipe de football ni du corps expéditionnaire américain, la guerre en Europe ayant pris fin avant qu'il puisse s'embarquer.

La chance lui sourit pourtant avec son premier roman, L'Envers du Paradis. Il paraît en 1920, fait scandale, est un énorme succès. Fitzgerald devient le porte-parole de la génération nouvelle, de l'âge du jazz, des flappers, les danseuses de charleston aux cheveux courts et aux genoux nus. Riche et célèbre, il peut épouser la fille qu'il convoite, la plus belle, Zelda Sayre. Mais la gloire de Scott ne dure que le temps des Années folles. Après la crise économique de 1929-1930, son univers passe de mode. Il travaille à Hollywood, oublié. Depuis le début des années 30, Zelda ne quitte plus guère les institutions psychiatriques. Il meurt d'une crise cardiaque le 21 décembre 1940, laissant un beau roman inachevé : Le Dernier Nabab.

À ma mère, si déplacé que ce soit.



Table des matières

MES DERNIÈRES GARÇONNES

19

51

LE COSSARD

Cette histoire est une histoire du Sud, qui a pour cadre la petite ville de Tarleton, en Géorgie. J'ai une profonde affection pour Tarleton, mais curieusement, chaque fois que j'écris une histoire sur cette ville, je reçois des quatre coins du Sud des lettres accusatrices aux termes sans équivoque. « Le Cos sard », publiée dans le *Metropolitan*, s'est attiré sa part de commentaires désapprobateurs.

Elle a été écrite dans des circonstances inhabituelles, peu après la publication de mon premier roman, et c'est par ailleurs la première nouvelle pour laquelle j'ai eu un collaborateur. Car, me rendant compte que je n'arrivais pas à m'en sortir dans la scène de la partie de dés, je l'ai confiée à ma femme, qui, en fille du Sud, maîtrisait, selon toute vraisemblance, la technique et la terminologie de ce grand passe-temps régional.

LE CHAMEAU QUI EN AVAIT PLEIN LE DOS

Il est probable que, de toutes les histoires que j'ai écrites, c'est celle qui m'a demandé le moins de

travail et donné peut-être le plus de plaisir. Pour ce qui est du labeur, elle a été écrite en un jour dans la ville de La Nouvelle-Orléans, dans le seul but de me permettre d'acheter une montre en platine et diamant qui coûtait six cents dollars. Je l'ai commencée à 7 heures du matin et terminée à 2 heures la nuit suivante. Elle a paru dans le Saturday Evening Post en 1920, avant d'être publiée dans la O. Henry Memorial Collection de la même année. De toutes les histoires de ce recueil, c'est celle que j'aime le moins.

Le plaisir que j'en ai tiré vient de ce que l'histoire du chameau est absolument véridique ; de fait, je me suis fermement engagé auprès du monsieur concerné à assister à la prochaine soirée costumée à laquelle nous sommes l'un et l'autre invités, avec le déguisement de l'arrière-train du chameau, et ce en manière de réparation pour avoir raconté son histoire.

PREMIER MAI 95

Ce récit quelque peu rebutant, publié sous la forme d'un court roman dans le *Smart Set* de juillet 1920, relate une séquence d'événements qui ont eu lieu au printemps de l'année précédente. Chacun des trois événements m'a marqué. Dans la vie, ils n'étaient en rien liés, en dehors de l'hystérie collective de ce printemps-là qui inaugurait l'âge du jazz, mais, dans ma nouvelle, je me suis efforcé, en vain je le crains, de les entrecroiser à l'intérieur d'une trame — une trame qui restituerait l'atmosphère propre à New York pendant ces mois-là, tels qu'ils apparurent à l'un au moins des membres de ce qui était alors la jeune génération.

PORCELAINE ET ROSE

179

« Et vous écrivez pour d'autres magazines ? demanda la jeune femme.

 Mais oui, lui affirmai-je. Certaines de mes nouvelles et de mes pièces de théâtre sont parues dans le Smart Set, par exemple... »

La jeune femme tressaillit.

« Le *Smart Set*! s'exclama-t-elle. Comment pouvezvous faire une chose pareille? Mais enfin, ils publient des histoires de jeunes filles dans des baignoires bleues et autres idioties de ce genre! »

Et j'eus l'immense joie de lui dire qu'elle parlait de « Porcelaine et rose », parue dans ce magazine quelques mois plus tôt.

FANTAISIES

LE DIAMANT GROS COMME LE RITZ

197

Les nouvelles suivantes appartiennent à ce que j'appellerais, si j'étais un écrivain important, ma « deuxième manière ». « Le Diamant gros comme le Ritz », parue l'été dernier dans le *Smart Set*, a été conçue pour mon seul amusement. J'étais de cette humeur familière caractérisée par une immense faim de luxe et la nouvelle était, à l'origine, une tentative d'assouvir cette faim avec des mets imaginaires.

Un critique connu a trouvé bon de voir dans cette histoire extravagante ce que j'avais écrit de mieux. Personnellement, je préfère « Le Pirate de la côte ». Mais, en détournant un peu les mots de Lincoln : si vous aimez ce genre de choses, alors c'est là le genre de choses que vous allez aimer.

L'ÉTRANGE HISTOIRE DE BENJAMIN BUTTON

265

Cette nouvelle m'a été inspirée par une observation de Mark Twain, disant en substance qu'il était regrettable que la meilleure partie de la vie se situât au début et la pire à la fin. En tentant l'expérience sur un seul homme dans un monde tout à fait normal, on ne peut pas dire que j'aie véritablement rendu justice à son idée. Plusieurs semaines après l'avoir terminée, j'ai découvert une intrigue quasi identique dans les *Carnets* de Samuel Butler.

La nouvelle a été publiée l'été dernier dans *Collier's* et m'a valu ce courrier étonnant d'un admirateur anonyme de Cincinnati :

Monsieur,

J'ai lu la nouvelle « Benjamin Button » dans « Collier's » et je veux vous dire que comme nouvelliste vous feriez un très bon fou. J'ai rencontré beaucoup d'abrutis dans ma vie mais de tous les abrutis que j'ai rencontrés vous êtes le plus grand. Ça m'est pénible de gâcher du papier pour vous mais je le fais.

TARQUIN DE CHEAPSIDE

309

Écrite il y a presque six ans, cette nouvelle est le produit de mes années d'études à Princeton. Considérablement révisée, elle a paru dans le *Smart Set* en 1921. À l'époque de sa conception, je n'avais qu'une idée en tête — devenir poète — et le fait que je m'intéressais aux sonorités de chaque formule, que je redoutais de tomber dans l'évidence au niveau de la prose, sinon de l'intrigue, est manifeste d'un bout à l'autre. L'affection particulière que je lui porte tient plus vraisemblablement à l'époque à laquelle elle remonte qu'à ses mérites intrinsèques.

« Ô SORCIÈRE ROUSSE!»

321

Quand ce texte a été écrit, je venais de terminer le premier jet de mon deuxième roman et, par réaction, j'ai naturellement pris le plus grand plaisir à écrire une nouvelle dont pas un personnage n'avait besoin d'être pris au sérieux. Aussi je crains de m'être laissé quelque peu emporter par l'idée que je n'étais en rien obligé de me conformer à un quelconque plan préétabli. Après mûre réflexion, cependant, j'ai décidé de ne pas y toucher, même s'il est possible que l'élément temporel laisse le lecteur quelque peu perplexe. Je ferais mieux de préciser que, quoi que les années aient fait de Merlin Grainger, j'ai pour ma part toujours pensé au présent.

Elle a paru dans le Metropolitan.

CHEFS-D'ŒUVRE NON RÉPERTORIÉS

LA LIE DU BONHEUR

375

De cette nouvelle je peux dire qu'elle m'est arrivée sous une forme irrésistible, réclamant d'être écrite. On pourra lui reprocher d'être pur sentimentalisme, mais, dans mon esprit, elle était beaucoup plus. Si, par conséquent, elle pèche par manque de sincérité, voire de dimension tragique, ce n'est pas son sujet qu'il faut incriminer, mais la façon dont je l'ai traité.

Elle a paru dans le *Chicago Tribune* et reçu ensuite, je crois, la quadruple feuille de laurier d'or ou quelque glorification du même ordre de la part d'un des anthologistes qui fourmillent parmi nous à l'heure actuelle. Le monsieur auquel je fais référence se précipite, en règle générale, pour voir des mélodrames austères avec un volcan ou avec le fantôme de John Paul Jones dans le rôle de Némésis, des mélodrames qui s'avancent soigneusement masqués en s'ouvrant sur des paragraphes à la tonalité jamesienne évoquant des développements obscurs à venir, à la complexité subtile. Par exemple :

« L'affaire Shaw McPhee n'eut étrangement aucune incidence sur le comportement presque invraisemblable de Martin Sulo. C'est là une parenthèse et, aux yeux d'au moins trois observateurs, dont je suis contraint de taire le nom pour l'heure, il paraît peu probable, etc., etc., etc., cela jusqu'à ce que cette saleté de fiction soit enfin obligée d'apparaître au grand jour et que le mélodrame commence.

MR. ICKY 411

La particularité de ce texte destiné à un magazine tient à ce qu'il est le seul à avoir vu le jour dans un hôtel de New York. L'affaire a été réglée dans une chambre du Knickerbocker et, peu de temps après, cette mémorable auberge a fermé définitivement ses portes.

Après la période de deuil qui convenait, il a été publié dans le *Smart Set*.

JEMINA 423

Écrite, comme « Tarquin de Cheapside », quand j'étais à Princeton, cette pochade a paru, des années plus tard, dans *Vanity Fair*. Je dois des excuses à Mr. Stephen Leacock pour sa technique.

Elle m'a beaucoup fait rire, surtout quand je l'ai écrite, mais elle ne me fait plus rire. Comme d'autres me disent qu'elle est amusante, je l'inclus malgré tout dans ce volume. Elle me paraît mériter d'être conservée quelques années de plus, en tout cas jusqu'à ce que l'ennui engendré par le changement de mode nous fasse disparaître, moi, mes livres et elle tout ensemble.

Avec les excuses qui s'imposent pour cette impossible « table des matières », je remets ces contes de l'âge du jazz entre les mains de ceux qui lisent en courant et courent en lisant.



Extrait de la publication



LE COSSARD

T

Jim Powell était un cossard. Si désireux que je sois d'en faire un personnage attachant, je trouve qu'il serait malhonnête de vous abuser sur ce point. C'était un cossard pure souche, bon teint, à 99,9 %, et il s'épanouissait paresseusement durant toute la saison des cossards, c'est-à-dire en toute saison, sur la terre des cossards, bien au sud de la ligne Mason-Dixon.

Sachez que, si vous traitez un natif de Memphis de cossard, il est tout à fait possible qu'il sorte une longue corde bien raide de sa poche de pantalon et qu'il vous pende au premier poteau télégraphique venu. Si vous traitez un natif de La Nouvelle-Orléans de cossard, il vous fera probablement un grand sourire et vous demandera qui emmène votre petite amie au bal de Mardi Gras. Le coin à cossards qui a produit le protagoniste de cette histoire se trouve quelque part entre les deux : une petite ville de quarante mille âmes qui somnole

depuis quarante mille ans dans le sud de la Géorgie, en s'agitant de temps à autre dans son sommeil et en marmottant quelque chose sur une guerre qui a eu lieu autrefois, quelque part, et que tout le monde a oubliée depuis longtemps.

Jim était un cossard. Je le répète parce que c'est agréable à l'oreille — ça fait un peu penser à un début de conte de fées —, comme si Jim était sympathique. Grâce à cela, curieusement, je me le représente avec un visage rond, appétissant, et toutes sortes de pois qui lui sortent de la casquette. Mais Jim était long et maigre, la taille courbée à force de se pencher sur des tables de billard, et il était ce que les gens peu nuancés du Nord appelleraient sans doute un tire-au-flanc. « Cossard » est le terme qui désigne, dans l'ensemble de la Confédération, dont la dissolution reste à venir, quelqu'un qui passe sa vie à conjuguer le verbe « fainéanter » à la première personne du singulier : je fainéante, j'ai fainéanté, je fainéanterai.

Jim était né dans une maison blanche située dans un quartier vert. Elle avait quatre colonnes délabrées en façade et, à l'arrière, des treillis en grand nombre, dont les croisillons servaient de riante toile de fond à une pelouse fleurie inondée de soleil. À l'origine, les habitants de la maison blanche possédaient le terrain d'à côté, celui d'après et le suivant encore, mais cela remontait à tant d'années que le père de Jim lui-même s'en souvenait à peine. De fait, il jugeait la question si insignifiante que, mourant, d'une blessure par balle reçue à l'occasion d'une bagarre, il avait négligé

ne serait-ce que de le signaler au petit Jim, âgé de cinq ans et absolument terrifié. La maison blanche devint une pension tenue par une dame à l'air pincé originaire de Macon, que Jim appelait tante Mamie et détestait de tout son cœur.

À quinze ans, il entrait au lycée, il se promenait avec des cheveux noirs tout emmêlés et il avait peur des filles. Il détestait sa maison, où quatre femmes et un vieillard poursuivaient la même interminable conversation d'un été sur l'autre, bavassant sur les terrains compris ou non à l'origine dans la propriété des Powell et sur les plantes qui étaient sur le point de fleurir. Parfois, les parents de petites filles qui habitaient en ville, se souvenant de la mère de Jim et lui trouvant les mêmes yeux et cheveux sombres, l'invitaient à des fêtes, mais les fêtes l'intimidaient et il préférait de loin rester assis sur un essieu démonté dans le garage de Tilly, à jouer aux dés ou à explorer sans fin sa bouche avec une longue paille. Pour se faire de l'argent de poche, il faisait des petits travaux, à cause desquels il arrêta d'aller à des fêtes. La troisième fois qu'il était allé à une fête, la petite Marjorie Haight avait chuchoté, peu discrètement et à portée de voix, que c'était le garçon qui livrait parfois les courses. Au lieu du pas de deux et de la polka, Jim avait donc appris à faire sortir le chiffre qu'il voulait aux dés et écouté le récit savoureux de toutes les parties de dés qui avaient eu lieu dans les environs au cours des cinquante dernières années.

Il eut dix-huit ans. La guerre éclata, il s'engagea dans la marine et passa un an à astiquer les cuivres sur les chantiers navals de Charleston. Ensuite, pour varier les plaisirs, il partit dans le Nord, où il passa un an à astiquer les cuivres sur les chantiers navals de Brooklyn.

À la fin de la guerre, il rentra chez lui. Il avait vingt et un ans, un pantalon trop court et trop serré. Il portait des chaussures à boutons longues et étroites. Sa cravate était une redoutable association de violet et de rose dessinant de merveilleuses volutes, que surmontaient deux yeux d'un bleu délavé qui faisait penser à un très beau tissu ancien resté longtemps exposé au soleil.

À la tombée de la nuit, un soir d'avril, alors qu'une traînée gris pâle s'était posée sur les champs de coton et sur la ville étouffante, il se tenait adossé à une barrière, vague silhouette qui sifflotait en contemplant la frange de lune à l'aplomb des lumières de Jackson Street. Son esprit travaillait sans relâche à résoudre un problème qui retenait son attention depuis une heure. Le Cossard avait été invité à une fête.

Du temps où tous les garçons détestaient toutes les filles, Clark Darrow et Jim s'asseyaient l'un à côté de l'autre à l'école. Mais, alors que les ambitions mondaines de Jim s'étaient dissoutes dans les odeurs de graisse du garage, Clark avait tour à tour connu l'amour et le désamour, fait des études, commencé à boire, arrêté de boire, pour devenir, en résumé, l'un des meilleurs partis de la ville. Clark et Jim avaient malgré tout conservé des liens d'amitié qui, pour être occasionnels, n'en étaient pas moins bien établis. Cet après-midi-là, la vieille Ford de Clark avait ralenti à la hauteur

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LE DERNIER NABAB (Folio nº 2002)

LA FÊLURE (Folio nº 1305)

L'ENVERS DU PARADIS (L'Imaginaire n° 27)

CONTES DE L'ÂGE DU JAZZ (Folio nº 5691)

LES HEUREUX ET LES DAMNÉS (Folio nº 1583)

GATSBY LE MAGNIFIQUE (Folio nº 5338)

LETTRES

LETTRES À ZELDA ET AUTRES CORRESPONDANCES

Dans la Bibliothèque de la Pléiade

ROMANS, NOUVELLES ET RÉCITS, tome I

Loin du Paradis – Garçonnes et philosophes – Beaux et damnés – Contes de l'âge du jazz – Gatsby le magnifique. Autour de « Loin du paradis » : Projet de préface. Autour de « Garçonnes et philosophes » : Base de « Bernice ». Autour de « Gatsby le magnifique » : Trimalchion – Lettres à son éditeur Maxwell Perkins – Introduction à la réédition du roman (collection « The Modern Library »)

ROMANS, NOUVELLES ET RÉCITS, tome II

Tous les jeunes gens tristes – Tendre est la nuit – Quand sonne la diane – Autres histoires de Basil et de Josephine – Les histoires de Pat Hobby – Stahr [Le Dernier Nabab] – Récits (1924-1939). Autour de « Tendre est la nuit » : Plan général – Esquisse supplémentaire – Comparaison entre le cas réel et le cas du roman – Résumé de la troisième partie – Comment utiliser le matériau médical. Autour de « Stahr » : Le synopsis du roman – Le dernier plan du roman – Le récit-cadre : Cecelia au sanatorium – Fragment dactylographié : « L'amour de Cecelia pour Stahr »

F. Scott Fitzgerald Contes de l'âge du jazz



Contes de l'âge du jazz F. Scott Fitzgerald

Traduit de l'américain par Véronique Béghain

Cette édition électronique du livre Contes de l'âge du jazz

de F. Scott Fitzgerald a été réalisée le 2 décembre 2013 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer en novembre 2013 par l'imprimerie Novoprint

(ISBN: 978-2-07-045612-3 - Numéro d'édition: 260547).

Code sodis: N59792 – ISBN: 978-2-07-252476-9 Numéro d'édition: 260549